NOTICE

SUR

FRANCIS GARNIER

Les lettres qui composent ce volume ont paru, comme on le verra plus loin, dans le journal *le Temps*, sous ce titre : DE PARIS AU TIBET, *notes de voyage ;* la dernière partie après la mort du jeune explorateur qui les avait écrites.

Nous leur avons conservé leur titre primitif, bien qu'elles ne soient plus aujourd'hui, comme il l'a dit lui-même avec ce pressentiment des hommes qui doivent mourir jeunes, que « les premiers chapitres d'un récit qui restera inachevé[1] ». Ces lettres donnent, plus que la relation officielle du

1. Nous avons cru devoir les compléter par un mémoire adressé à la Société de géographie de Paris et résumant les résultats scientifiques du voyage dans la Chine centrale. Une carte itinéraire accompagne le mémoire. Nous y avons joint une étude, écrite à la même époque, sur « le rôle de la France dans l'extrême Orient », et qui a paru dans la *Revue scientifique* après la mort de l'auteur.

Voyage en Indo-Chine, plus même que les narrations pittoresques du *Tour du Monde*, la mesure du talent d'écrivain de Francis Garnier. Son style, où les peintures d'une imagination brillante se mêlent heureusement aux jugements de l'économiste et de l'explorateur, rappelle, parmi les plus modernes, celui de Fromentin, et par la vivacité du tour et l'intérêt, le talent si original de Jacquemont. Ses formules sont quelquefois brèves jusqu'à la sécheresse et trahissent l'homme d'initiative et de commandement. D'autres fois, au contraire, l'auteur se complaît à des descriptions originales presque toujours relevées par des traits de mœurs ou des observations neuves et piquantes. On remarque dans certains passages et en se reportant à l'époque à laquelle ces lettres ont été écrites, combien Francis Garnier était, en matière d'éducation et d'instruction, en avance sur les partisans du système qui triomphe aujourd'hui. A ses yeux l'éducation pédantesque et ce vieux programme, jésuitique avant d'être universitaire, qui, dans un temps de doctrines humanitaires et de progrès universel, réduit tout le mouvement des idées à deux langues, à deux civilisations et à deux pays avaient fait leur

temps. Quelques pages de cette correspondance, celles surtout où l'accent personnel est le plus accusé, sont empreintes d'une mélancolie, parfois attendrie, plus souvent austère; elles révèlent le penseur que les plus hautes ambitions ont tenté, qui, déjà mûri par les déceptions, s'arrête et se retourne pour contempler le passé.

En effet, à ce moment de sa vie, Francis Garnier marchait encore à son but avec la même ardeur qu'autrefois, mais non plus avec la même espérance. Il avait lutté, il avait souffert; et si le découragement n'était point venu, l'enthousiasme, cette foi des premiers jours, avait disparu pour jamais. Cependant il a encore, on le sent, de vastes projets; il veut tenter d'autres périls; il veut mener à bonne fin de grandes entreprises « dans ce monde oriental dont nous avons tenu jadis les destinées entre nos mains ». Ennemi des guerres continentales, il soutient que « ce n'est point dans les aventures mili- » taires qu'il faut chercher la gloire et le relèvement » de la patrie. Les Français, malgré leur réputa- » tion, ont de précieuses qualités colonisatrices. La » conquête du Canada et celle des Indes l'ont sur- » abondamment établi; nous serions coupables de ne

» pas les utiliser. Sans les défaillances de la monar-
» chie absolue notre empire colonial serait aujour-
» d'hui plus étendu que celui de l'Angleterre et nous
» aurions fondé aux deux extrémités de la terre une
» immense domination pacifique basée sur les be-
» soins de l'industrie, sur les nécessités du com-
» merce, sur la solidarité des intérêts et dès lors
» éminemment durable. Les géographes ne sont que
» les pionniers de la civilisation, mais ces éclaireurs
» scientifiques précèdent les commerçants aven-
» tureux, qui sont eux-mêmes les précurseurs des
» colons, représentants nécessaires de l'influence
» politique de la mère patrie dans les pays lointains. »

Il faut donc revenir, disait-il, à la politique coloniale, qui seule peut donner à la France, dans le monde, une place digne de ses moyens d'action et de son génie [1]. Il faut ouvrir de grands marchés à notre activité pro ductrice, et, parmi ces marchés, il mettait au premier rang l'immense marché de la Chine; ce qui explique pourquoi il considérait la Cochinchine comme l'entrepôt naturel des marchandises occidentales, la voie commer-

1 Voy. à la fin du présent volume les pages 413 et suivantes.

ciale du Tong-King comme la plus avantageuse à nos intérêts et à notre influence, et comment il s'est sacrifié à cette tâche pour la science et pour son pays.

Nous avons l'intention de faire paraître prochainement une étude complète et très développée sur la vie et les travaux de Francis Garnier. Une notice sommaire suffira au livre posthume que nous publions aujourd'hui.

Francis Garnier naquit à Saint-Étienne (Loire) le 25 juillet 1839. Dès l'âge de sept ans, ramené par les pérégrinations de sa famille à Montpellier où son aïeul maternel avait laissé des souvenirs, il entra au lycée de cette ville et y fit de rapides et brillantes études. A l'âge de quinze ans et demi, après une préparation de six mois à peine, il était reçu à l'École navale dans les premiers rangs. Aspirant de deuxième classe en 1857, il navigua sur les côtes du Brésil et de la Plata et dans les mers du Sud. Enseigne de vaisseau au choix, après une action d'éclat en 1860, et attaché, cette même année, à l'état-major de l'amiral Charner, il fit en cette qualité la campagne de Chine et de Cochinchine. Inspecteur des affaires indigènes en 1863, il

fut bientôt après, âgé de vingt-quatre ans à peine, chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement, poste administratif alors le plus important de la Cochinchine française.

Il publia, à cette époque, une brochure anonyme dont le retentissement fut considérable dans le monde de la marine : *la Cochinchine française en* 1864, par *G. Francis*. C'était une réponse aux bruits de rétrocession qui prenaient déjà une sérieuse consistance. L'auteur qui se couvrait, pour la forme et par respect pour les règlements, d'un transparent pseudonyme, exposait les progrès faits par la colonie depuis sa création, plaidait la cause de son agrandissement, et donnait l'idée et le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Déjà, dès le mois de juin de l'année précédente (juin 1863), et avant même son entrée dans l'inspection des affaires indigènes, Francis Garnier avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. « Sa correspondance, ses démarches et celles de ses amis auprès de M. de Chasseloup-

Laubat, alors ministre de la marine, en font foi, et obtinrent enfin gain de cause[1]. »

M. de Chasseloup-Laubat, qui avait accueilli avec une extrême bienveillance la brochure anonyme et qui, ce document à la main, avait défendu,

1. *Notice sur Francis Garnier* par M. Trève, capitaine de vaisseau, extraite de la *Revue maritime et coloniale*, 1874.

M. l'amiral La Roncière le Noury disait à la Société de Géographie, le 25 avril 1874 :

« La perspicacité du ministre accueille les suggestions du jeune » officier : une expédition se décide. Il n'est pas assez ancien de » grade pour en être le chef, *quoiqu'il en ait été l'initiateur*. L'expé- » dition est mise sous les ordres du capitaine de frégate Doudard » de Lagrée et il en est le second. » (*Journal officiel* du 4 mai, p. 3091.)

M. Vivien de Saint-Martin, rendant compte dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du mois de mars 1873, écrit, p. 296 : « Dès 1862 on avait remonté le fleuve.... Dès cette époque la pensée de plus vastes explorations assiégea l'esprit de nos officiers; M. Francis Garnier, celui-là même à qui devait être confiée plus tard la tâche honorable de diriger la belle publication que nous avons sous les yeux, appelait dès lors sur ce sujet la sérieuse attention du gouvernement. Le ministère de la marine était alors occupé par M. le marquis de Chasseloup-Laubat.... Le ministre accepta d'autant plus volontiers les vues qui lui étaient soumises que dans sa pensée la France avait un grand rôle à prendre dans ces parties extrêmes de l'Asie. »

Nous croyons devoir aussi reproduire ici, à titre de document, un passage de la préface dont M. le capitaine de frégate Henri de Bizemont a fait précéder le livre remarquable d'Eliacin Luro: *Le Pays d'Annam*.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt que présente ce témoignage. Il suffit de le lire pour comprendre l'importance que nous y attachons.

En racontant à quelle occasion Luro partit pour Saïgon et entra dans l'administration des affaires indigènes, M. de Bizemont ajoute :

en conseil des ministres, la cause de la conservation de la Cochinchine française, voulut, après avoir sauvé la colonie, contribuer activement à son développement. Sur l'initiative du ministre, et mal-

« Francis Garnier, qui précéda Luro dans la tombe après une » carrière bien courte, mais aussi active que glorieuse, venait de » concevoir un projet gigantesque. Dans cette tête merveilleuse- » ment organisée, s'était développée l'ambition grandiose de doter » la France, dans l'extrême Orient, d'un empire colonial aussi » vaste et aussi florissant que les possessions anglaises des Indes. » Le vaste fleuve, le Mé-Kong, dont nous venions d'occuper défi- » nitivement le riche delta, devait en être la grande artère ; il » fallait donc commencer par en explorer le cours en le remontant » aussi loin que possible, mais tout au moins jusqu'à la frontière » chinoise. Aussitôt un projet d'exploration fut conçu par Francis » Garnier et adopté avec enthousiasme par Luro et *par celui qui* » *écrit ces lignes, seul survivant de cet ardent triumvirat* de » jeunes gens qui ne rêvaient rien moins que la gloire de fonder » une nouvelle France dans la péninsule indo-chinoise.

» Les dates relatives à ce projet d'exploration ayant été vive- » ment discutées et contestées dans ces derniers temps, il n'est » pas inutile de les établir, non pas seulement d'après les souve- » nirs d'un collaborateur, mais d'après des lettres et des pièces » authentiques que nous avons entre les mains. Le premier plan » de Francis Garnier date du mois de juin 1863 et c'est dans les » premiers jours de 1864 que nous l'avons rédigé d'après les notes et, » en partie, sous la dictée de son inventeur. Un jeune officier de » marine qui devait s'adjoindre à nous, fut obligé de rentrer en » France, sérieusement malade ; il fut remplacé alors par Luro qui » venait d'arriver dans la colonie. Son remarquable talent comme » dessinateur rendait son concours extrêmement précieux dans » une telle entreprise. Une demande officielle fut ensuite formu- » lée par Garnier, signée par ses deux compagnons, puis présentée » au ministère de la marine avec l'appui de hautes personnalités. » Il convient de rendre hommage à l'intelligente bienveillance » avec laquelle M. le marquis de Chasseloup-Laubat, l'un des » meilleurs ministres qu'ait eus la marine, accueillit le projet » d'exploration du Mé-Kong. Mais ces démarches et la distance » qui sépare la Cochinchine de la métropole firent que l'ordre » d'organiser l'expédition projetée n'arriva à Saïgon qu'au com-

gré l'indifférence témoignée par l'administration coloniale locale pour le projet de voyage d'exploration, une mission scientifique fut organisée à Saïgon. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau depuis 1865, était trop jeune, excitait déjà trop de jalousie, pour obtenir un pareil commandement. Cet honneur fut confié au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, qu'une mission diplomatique au Cambodge avait récemment fait distinguer par le vice-amiral gouverneur.

Officiellement, Francis Garnier fut le second de M. de Lagrée[1] et à ce titre c'est à lui qu'incombè-

» mencement de 1866 ; encore sur les trois signataires du projet » de 1864, Francis Garnier était-il le seul qui fût désigné comme » devant concourir à la réalisation. Il ne nous appartient pas » d'apprécier, ni même d'indiquer les motifs qui firent écarter » les deux autres adhérents. Quoi qu'il en soit, nous devons à la « mémoire de Luro de constater et de proclamer hautement que « s'il se soumit à cette décision souveraine, ce ne fut qu'après les » plus vifs regrets et la plus grande amertume. » (Préface du *Pays d'Annam*, p. 2 et 3, Leroux, éditeur, 1878.)

1. M. de Croizier, dans l'*Art Khmer*, p. 27, a avancé qu'un autre officier de marine était le second de M. de Lagrée. Cette erreur a été reproduite dans les *Annales de l'extrême Orient*, 1re année, 1878, août, n° 2, p. 60, et dernièrement, sous le titre d'*informations*, dans le *Journal officiel* du 24 octobre 1881, p. 5901. Nous ne pouvons que renvoyer aux pages 13 et 15 de la publication officielle où se trouvent textuellement reproduites les instructions de l'amiral gouverneur et où la situation hiérarchique de Francis Garnier est nettement établie. Du reste à cette époque l'officier dont il s'agit, n'était qu'enseigne et ne pouvait dès lors avoir le pas sur un lieutenant de vaisseau.

rent les travaux d'hydrographie, de météorologie, d'astronomie, la carte du voyage, l'étude des voies commerciales, etc. Un enseigne de vaisseau chargé principalement du service des vivres, de la comptabilité et des dessins, deux médecins de la marine spécialement affectés aux études géologiques, anthropologiques et botaniques, et un attaché du ministère des affaires étrangères, composaient le personnel de la mission, complété par des interprètes indigènes, dont l'un était le collaborateur ordinaire de M. de Lagrée, et par une petite escorte d'hommes d'élite.

Partie de Saïgon le 5 juin 1866, l'expédition remonta le fleuve jusqu'au Grand Lac, visita longuement les ruines gigantesques d'Angcor, que M. de Lagrée avait déjà étudiées en partie pendant son séjour au Cambodge, continua l'ascension du fleuve jusqu'à Bassac, retrouva les traces de Mouhot, puis, à travers les forêts insalubres du Laos, en touchant à la Birmanie et en explorant les royaumes encore inconnus de l'Indo-Chine septentrionale, Xieng-Tong et Xien-Hong, atteignit la Chine méridionale et pénétra dans la province du Yun-nan.

C'est à ce moment du voyage que les renseigne-

ments déjà recueillis, complétés par une excursion de Francis Garnier sur le Ho-ti-Kiang[1], affluent septentrional du Song-Coï (fleuve du Tong-King), révélèrent aux explorateurs français la véritable voie commerciale entre la Cochinchine et la Chine. Le problème était résolu théoriquement. La preuve directe, celle qui résulte du fait matériel du passage par le fleuve, restait à faire, et c'est aussi un Français, M. J. Dupuis, qui devait en avoir l'honneur[2].

Cependant la santé de M. de Lagrée, déjà mauvaise au départ de Saïgon, s'affaiblissait de plus en plus. Tandis que Francis Garnier, préoccupé des

1. M. de Croizier, dans la préface du 2e volume des *Mémoires de la Société indo-chinoise*, p. 10, parle d'une reconnaissance de quelques heures. Il a, sans doute, voulu dire de quelques jours, les 27, 28 et 29 novembre 1867.

2. Il nous paraît intéressant de reproduire ici les paroles mêmes de Francis Garnier à la Société de Géographie, après le succès de la tentative de M. Dupuis.

..... « Déjà, au retour du voyage d'exploration qui a coûté la » vie au regretté commandant de Lagrée, j'avais essayé d'attirer l'at- » tention du gouvernement sur l'importance commerciale et poli- » tique qu'aurait pour la France l'exploration du fleuve du Tong- » King. Je vais essayer de démontrer aujourd'hui que ce fleuve est » l'une des routes les plus courtes et les plus avantageuses qui » s'offrent à nous pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine.... Le » fleuve du Tong King qui prend naissance au cœur du Yun-nan, » entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant » toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un » cours beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense » avantage; l'unité de domination sur ses rives..... Telles sont,

origines tibétaines du Mé-Kong, faisait à la tête d'une partie de la mission une excursion des plus périlleuses dans le royaume musulman de Taly, où, malgré les efforts du gouvernement des Indes, aucun voyageur européen n'avait encore pénétré, M. de Lagrée mourait à Tong-Tchouen. Francis Garnier prit à son retour le commandement de l'expédition, et, en rapportant le corps de son chef, au travers d'une région montagneuse des plus pénibles à traverser, il atteignit enfin le Yang-tse-Kiang, puis Han-Kéou[1], et Shang-Haï. C'est dans ce

» Messieurs, les raisons qui m'ont fait préconiser à mon retour en
» France, une exploration du fleuve du Tong-King. Autant le voyage
» du Mé-Kong avait présenté de difficultés, autant l'ascension du Song-
» Coï me semblait devoir être courte et facile. Si le voyage scienti-
» fique n'a pas été fait, j'ai eu l'immense satisfaction d'apprendre
» qu'un voyage commercial venait de confirmer entièrement mes
» prévisions. Un négociant français, M. Dupuis, qui s'était rendu
» dans le Yun-nan, par le fleuve Bleu, a pu descendre en barque
» le fleuve du Tong-King jusqu'aux environs de Kecho (Hanoï) la
» capitale du pays. Après un court et facile voyage, il est revenu à
» Lin-ngan, ville importante du sud du Yun-nan, qui avait été déjà
» visitée par l'expédition française.... Ainsi, Messieurs, à la dé-
» monstration théorique vient se joindre une éclatante sanction pra-
» tique..... Ce fleuve, M. Dupuis le trouve parfaitement navigable
» jusqu'à très peu de distance des frontières de la Chine..... »
(*Des nouvelles routes de commerce avec la Chine*, par Francis Garnier, p. 158 et 159 du *Bulletin de la Société de Géographie*, février 1872.)

1. C'est là qu'il rencontra, pour la première fois, M. Dupuis, au mois de juin 1868 et qu'il l'encouragea à tenter de passer du Yun-nan à la mer par la voie du Song-Coï. M. Dupuis fit en effet un voyage dans le Yun-nan en 1868-69, puis explora le fleuve Rouge en 1870-71 et en 1872-73.

port que la mission s'embarqua pour Saïgon, où elle revenait après plus de deux ans d'absence. Accompli au prix de souffrances et de dangers inouïs, ce voyage, l'un des plus importants du siècle par l'étendue des pays traversés et par les résultats obtenus, était enfin terminé (1868).

Francis Garnier avait été décoré en 1867, pendant son absence, en récompense de son administration à Cholen. Son voyage en Indo-Chine et la relation qu'il en fit lui valurent les plus hautes distinctions scientifiques : la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris, qu'il obtint de faire partager entre M. de Lagrée et lui, bien qu'il fût dans les usages de la Société de ne récompenser que les vivants; la grande médaille d'or Victoria (*patron's medal*), spécialement accordée par la Société de géographie de Londres, au mois de mai 1870, au jeune explorateur de Taly[1]. Le premier congrès géographique international, réuni à Anvers au

1. F. Garnier avait aussi demandé le partage de cette récompense. La Société de Londres refusa de donner suite à cette requête trop désintéressée en allèguant l'intérêt particulier qu'elle attachait à une entreprise dont l'initiative et le succès étaient dus à l'intelligence et à l'énergie du second de M. de Lagrée. C'est en effet Francis Garnier qui, s'appuyant sur le texte des instructions officielles qu'avait reçues la commission de « déterminer géographiquement le cours du Mé-Kong par une reconnaissance poussée le plus

mois d'août 1871, en sus des récompenses décernées par le jury spécial, crut devoir voter deux médailles d'honneur hors concours, décernées l'une au docteur Livingstone, l'autre à Francis Garnier. Enfin, en 1872, le gouvernement français, qui n'avait encore, pour des motifs que nous n'avons point à examiner ici, donné aucune récompense à l'éminent voyageur, le nomma officier de la Légion d'honneur.

Dans l'intervalle, et au moment où éclatait la guerre avec la Prusse, il avait été nommé d'abord au commandement d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une chaloupe-vedette sur la Seine; enfin, malgré sa jeunesse et l'infériorité relative de son grade, il fut le premier aide de camp et bientôt après le chef d'état-major de M. le contre-amiral Méquet[1], commandant le huitième secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), l'un des plus exposés au bombardement. Il s'y distingua par son énergie, son

loin possible », avait insisté pour aller à Taly, avait rédigé et écrit lui-même, sur le registre de la commission, des instructions que M. de Lagrée avait signées d'une main déjà mal assurée. L'initiative et le succès de l'exploration de Taly lui appartenaient donc sans conteste et la savante compagnie que présidait sir Roderick Murchison ne pouvait s'y tromper.

1. Aujourd'hui vice-amiral.

esprit d'organisation, son patriotisme, et, à la suite d'une action d'éclat, lors du bombardement du fort de Vanves, fut proposé par l'amiral pour le grade de capitaine de frégate. Mais une lettre, aussi généreuse qu'imprudente, dans laquelle il protestait contre une capitulation qui livrait « intacts » à l'ennemi nos forts et notre matériel de guerre, fit rayer son nom de la liste des officiers proposés. Les gardes nationaux de son secteur le portèrent candidat à l'Assemblée nationale, et, aux élections du 8 février 1871, il réunit, sans être élu, 27 362 voix. Rentré au dépôt des cartes et plans, établissement scientifique auquel il avait été attaché lors de son retour en France, et d'où les nécessités de la défense l'avaient fait sortir, Francis Garnier se remit avec acharnement à ses travaux géographiques. Ce fut à cette époque qu'il plaida la cause de l'exploration du Tong-King : « C'est surtout à l'heure où il importe à la France de se créer des ressources nouvelles, disait-il, qu'il est opportun d'utiliser celles » que la voie du Song-Coï offre à notre commerce » extérieur. » Il traita alors, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, la question des *Nouvelles routes de commerce avec la Chine* (février 1872),

démontrant que la route commerciale courte et facile entre la mer et les provinces de la Chine méridionale, celle qui supprime la voie longue, difficile et coûteuse du fleuve Bleu, la route française par excellence, en un mot, était le fleuve du Tong-King. Pendant que M. Dupuis tentait le passage, Francis Garnier proposa et fit décider qu'une exploration scientifique aurait lieu sous la direction d'un membre de la mission du Mé-Kong [1].

A ce moment il travaillait surtout à la grande publication officielle dont le ministère lui avait confié la direction et dont il était le principal rédacteur.

Cet ouvrage considérable, édité avec un grand luxe par la maison Hachette, comprend plus de 1000 pages in-4°, un atlas et un album très impor-

1. « M. Francis Garnier nous a quittés pour entreprendre un voyage en Chine et tenter même de compléter l'œuvre de la commission du Cambodge. Avant de partir il a plaidé devant vous, avec autant de chaleur que d'autorité, la cause d'une exploration du Tong-King. » (*Rapport de* M. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, 1872, p. 53.)

Des subventions considérables furent accordées; 6000 francs furent votés par la Société de Géographie, sur la proposition de Francis Garnier; 30 000 francs alloués par le gouvernement de la Cochinchine et 20 000 francs par le ministère de l'instruction publique sur les instantes démarches de Francis Garnier, dont M. Eugène Manuel, alors chef du cabinet de M. J. Simon, était l'ami particulier. Mais les événements qui suivirent firent avorter ce projet et les fonds servirent plus tard à l'exploration des monuments Kmers.

tants;[1] il a valu à son principal auteur une grande médaille de mérite à l'Exposition universelle de Vienne, en 1873[2]. A peine était-il terminé que Francis Garnier, qui venait de poser sa candidature à l'Institut (voy. p. 67 du présent volume, en note) repartait pour la Chine. Il avait annoncé cette nouvelle entreprise géographique dans la préface du *Voyage d'exploration en Indo-Chine.* Comme on le verra dans les premières pages du livre que nous publions aujourd'hui, il se proposait

1. L'album a été gravé d'après les dessins de M. Delaporte.
2. Voici en quels termes M. Vivien de Saint-Martin a parlé de cet ouvrage dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du mois de mars 1873, p. 296 : « L'œuvre monumentale dont je viens de transcrire le titre est la grande publication de l'année et *l'une des plus importantes de notre temps.* Elle jette un jour tout nouveau sur la géographie, l'histoire, les antiquités et l'ethnographie de l'Indo-Chine orientale, c'est-à-dire sur de vastes contrées qui étaient jusqu'alors au nombre des moins connues de l'Asie. »

La part de Francis Garnier dans cette œuvre est considérable. Le premier volume, qui renferme sur le Cambodge, le Laos et les royaumes du nord de l'Indo-Chine des études qui sont des livres, et l'Atlas des cartes, lui appartiennent presque entièrement. Il a rédigé environ le quart du second volume, traduit en français le texte latin sur chinois de Thomas Kô, et revu les travaux de MM. Joubert et Thorel.

C'est en parcourant cette publication que l'on peut se faire une idée de l'étendue de son esprit, de l'universalité de ses connaissances et de sa puissance de travail.

Il n'est d'ailleurs pas inutile de donner ici, d'après le *Bulletin de la Société de Géographie* du mois de février 1869, p. 109 et suivantes, le résumé du travail géographique qui a consisté à lever avec le plus grand soin tous les itinéraires suivis (en pays non connus), en rectifiant successivement ce levé par la déter-

de pénétrer au Tibet et de résoudre le problème de l'origine des grands fleuves indo-chinois[1]. Un voyage de trois mois dans la Chine centrale (mai-août 1873), celui-là même dont il raconte dans ses lettres les principaux épisodes et dont nous donnons à la fin de ce volume la relation scientifique, lui avait déjà permis de compléter une partie des renseignements recueillis par lui sur

mination astronomique directe des points principaux du parcours. Le chemin total, ainsi relevé pour la première fois, a été de 6720 kilomètres dont : 1180 par Doudart de La Grée; 5060 par Francis Garnier; 450 par M. Delaporte; 30 par M. Joubert.

Le fleuve du Mé-Kong a été sondé sur un développement de 700 kilomètres, dont 580 par Francis Garnier; 58 positions astronomiques nouvelles ont été déterminées, dont 55 par Francis Garnier, etc., etc.

Il faut ajouter que, malgré la part très considérable et manifestement prépondérante, prise par Francis Garnier, soit à l'initiative de l'exploration, soit à l'exploration elle-même, soit à la relation critique des faits observés, soit à la constatation des résultats scientifiques obtenus, il n'en a pas moins voulu reporter à M. de Lagrée l'honneur du succès de l'entreprise. Il l'a fait devant la Société de Géographie de Paris, devant celle de Londres, devant le Congrès international d'Anvers. Enfin il a écrit dans la Préface de la publication officielle ces généreuses paroles :

« C'est à la sagesse et à l'énergie de son chef, M. le capitaine de » frégate Doudart de Lagrée, que la Commission française d'explo- » ration a dû de réussir dans la tâche difficile qu'on lui avait » confiée. Il a payé de sa vie la gloire de cette entreprise : elle lui » appartient tout entière. »

1. Il était résolu à séjourner le temps nécessaire à Han-Keou et, après la saison des hautes eaux, à entreprendre d'abord l'hydrographie des rapides du fleuve Bleu, entre I-Tchang-fou et Tong-King-fou, puis à rayonner de cette dernière ville sur les hautes vallées qui lui cachaient les sources des fleuves indo-chinois.

cette question pendant son voyage à Taly, lorsqu'une lettre de M. le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, reçue à Shang-Haï, le 9 août 1873, l'invita à revenir promptement à Saïgon. L'amiral voulait lui confier une mission dont le but était d'établir la liberté de la navigation sur le Song-Coï, principale artère fluviale du Tong-King. Cette route commerciale, la plus courte de toutes entre la Cochinchine française et l'immense marché de la Chine méridionale, pressentie, démontrée théoriquement, comme nous l'avons déjà dit, lors du voyage en Indo-Chine[1], avait été signalée pour la première fois[2] et recommandée à plusieurs

1. « Le fleuve du Tong-King, Song-Coï ou Hoti-Kiang a été rejoint par la Commission française à Yuen-Kiang. Il ne se trouve là qu'à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et les renseignements ecueillis portent à croire qu'il est facilement navigable pour des barques, depuis la mer jusqu'aux frontières du Yun-Nan. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, février 1869. *Note sur l'exploration du cours du Cambodge*, par Francis Garnier, p. 106.)

« L'état de révolte des populations contre le gouvernement chinois ayant obligé de se porter vers l'est avant d'atteindre le Yun-Nan, M. de Lagrée mit à profit cette partie du trajet pour faire reconnaître la partie supérieure du fleuve du Tong-King. M Francis Garnier, détaché de la commission, fut chargé de cette reconnaissance, et il put constater la navigabilité probable du fleuve depuis les frontières de la Chine jusqu'à la mer. Il peut y avoir là une ligne commerciale d'une grande importance, qui mérite une étude spéciale. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, mars 1873. Compte rendu du *Voyage en Indo-Chine*, par M. Vivien de Saint-Martin.)

2. Francis Garnier écrivait en effet, dans le paragraphe IV du *Voyage dans la Chine centrale*, paru dans le *Bulletin de la Société*

reprises par Francis Garnier dans la presse scientifique[1]. Il accepta donc avec joie les propositions de M. Dupré, rédigea lui-même ses instructions qui furent approuvées par l'amiral, reçut de celui-ci de pleins pouvoirs, et partit pour Hanoï, le 10 octobre 1873, avec deux canonnières et une escorte peu nombreuse.

On connaît les détails de cette entreprise, dont le plan pacifique fut soudainement renversé par la mauvaise foi, puis par l'attitude hostile du vice-roi Nguyen-tri-fuong, et qui se transforma en une expédition militaire vraiment fabuleuse. On sait comment, après avoir pris Hanoï et quatre autres grandes citadelles, capitales de provinces, après

de Géographie, janvier 1874 (voy. à la fin de ce volume, p. 340) : « En résumé l'entreprise hardie de M. Dupuis et mon dernier voyage à Tchong-Kin, me paraissent vérifier, au delà de toute espérance les prévisions que j'émettais le premier, il y a cinq ans, sur les résultats de l'ouverture du Song-Coï au commerce de la Chine méridionale. » Se reporter à la première partie de la note précédente.

1. Il écrivait dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, du mois de février 1872, p. 155 :

« La reconnaissance de la vallée du Cambodge a prouvé qu'il est impossible d'espérer que ce grand fleuve puisse jamais servir de route à un commerce important..... Au contraire, le fleuve du Tong-King, qui prend naissance au cœur du Yun-Nan entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente, en outre, un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives. »

s'être emparé en moins d'un mois de tout le bas Tong-King et y avoir organisé une administration et un gouvernement provisoire, Francis Garnier fut tout à coup enlevé à son œuvre et inopinément massacré le 21 décembre 1873, à la suite d'une sortie faite contre les pirates du Pavillon noir, à une lieue environ des murs d'Hanoï[1].

1. L'impression produite en Europe par la nouvelle de cette catastrophe fut considérable.

M. Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, en rendant compte à l'assemblée générale des événements de l'année, disait :

« Vous avez accueilli sans étonnement, mais avec une profonde reconnaissance, les nombreux et hauts témoignages de l'impression que la nouvelle de la mort de Francis Garnier a provoquée en dehors même de la France. Les événements qui ont mis fin si prématurément à une aussi belle carrière pourront être l'objet d'appréciations diverses, Francis Garnier n'en restera pas moins une brillante et sympathique figure dont la place est à côté de celles qui honorent le plus notre pays. » (*Rapport sur les progrès des sciences géographiques*, année 1874.)

L'amiral de La Roncière, président de la Société de Géographie, à l'ouverture de l'assemblée générale du 25 avril 1874, s'exprimait ainsi :

« La géographie a subi deux grandes pertes et l'année 1873 a vu disparaître à la fois David Livingstone et Francis Garnier. Chacun d'eux, selon sa nationalité, selon son tempérament, selon le but qu'il poursuivait, selon les moyens dont il disposait, avait fait converger vers la géographie toutes les forces de son intelligence, avait apporté à cette vaste science un tribut de travaux qui resteront comme un monument.

« Ces travaux perpétueront la mémoire de ces deux vaillants pionniers, de ces deux natures qui avaient de nombreux points de ressemblance, toutes deux également éprises de renommée, amoureuses de l'inconnu, ardentes aux recherches arides, vouées par

Après la mort du vaillant officier, M. Philastre, inspecteur de la justice indigène, magistrat honnête et érudit, linguiste distingué, mais à qui l'on re-.

une vocation irrésistible à l'étude des problèmes de l'intelligence, se consacrant enfin jusqu'à la mort à la patrie et à l'humanité. Dignes émules l'un de l'autre, ils étaient de la race intrépide de ceux, trop peu nombreux chez nous, qui se dévouent à une idée et savent donner sans marchander leur vie pour la faire triompher. »

L'Administration, malgré la réserve à laquelle la condamnait la situation politique, publiait dans le *Journal officiel* du 27 février 1874 l'entrefilet suivant :

« La France perd en M. Francis Garnier un serviteur intelligent, » dévoué, animé du patriotisme le plus ardent, des sentiments les » plus nobles et d'un complet désintéressement. »

Le ministre de la marine (vice-amiral de Dompierre d'Hornoy) écrivait à la même époque au père de l'illustre voyageur : « Sa » mort sera vivement ressentie par le corps de la marine et par » *la France entière, de laquelle le nom de Francis Garnier est connu* » *pour les grands services qu'il a rendus à la science.* »

M. le capitaine de vaisseau Trève, dans la *Revue maritime* du mois d'avril 1874, s'écriait : « Francis Garnier n'est plus! mais du » moins a-t-il emporté la plus affectueuse et la plus haute estime » de ses chefs.... M. le capitaine de vaisseau de Jonquières » (aujourd'hui vice-amiral), le juge « homme supérieur », M. le » vice-amiral de la Grandière.... le signale comme un officier « du » plus grand avenir ». Enfin M. le contre-amiral Dupré... vient de » rendre un hommage tout particulier à son éclatant patriotisme et » à ses éminentes facultés. Francis Garnier n'est plus! mais il lègue » de grands et salutaires exemples aux officiers de son arme, dont » il s'était attaché un grand nombre.... par la noblesse de son » âme *qui ne connut jamais l'envie.* »

La presse entière apportait son tribut de condoléances et de regrets douloureux. L'article du *Temps* (11 janvier 1874) dû à la plume de son directeur, M. Hébrard, et suivi d'une lettre de M. Levasseur, de l'Institut, fut alors très remarqué.

« Nous avons la douleur d'apprendre la fin tragique d'un jeune

prochait d'avoir perdu, pendant un long séjour au milieu des Annamites, la mesure exacte des difficultés de la politique et le sentiment des vrais

homme éminent, M. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, qui vient de périr assassiné par les rebelles de Tong-King au cours d'une expédition dont il notait pour nous les incidents dans des lettres charmantes, dont il ne nous reste plus, hélas! qu'à publier les derniers feuillets.

« Depuis le siège, où il avait fait admirablement son devoir et dont il avait raconté, ici même, les péripéties avec un talent si savoureux, une si ferme clairvoyance, une si patriotique chaleur, M. Francis Garnier nous avait honorés de la sympathie la plus délicate et de la collaboration la plus précieuse. Les rédacteurs du *Temps* tiennent à s'associer respectueusement, tous ensemble, au deuil d'une famille qu'un tel coup plonge dans le désespoir et dont la consolation ne pourra se trouver que dans le souvenir des services éclatants que M. Francis Garnier avait déjà rendus à sa patrie.

» Nous recevons, à ce sujet, la lettre suivante de M. Levasseur membre de l'Institut et de la Société de Géographie :

« J'apprends la nouvelle d'une perte très douloureuse que ressentiront vivement les marins et les géographes, et dont la gravité sera comprise par les lecteurs du journal qui ont pu apprécier le talent littéraire et le mérite d'explorateur de celui qui n'est plus. M. Francis Garnier est mort. Le vice-amiral La Roncière Le Noury a donné à la Société de géographie communication d'une dépêche télégraphique adressée au ministre de la marine et annonçant que M. Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, avait été assassiné dans le Tong-King le 27 décembre 1873. Par une coïncidence singulière, cette nouvelle inopinée nous est parvenue à la séance dont l'ordre du jour portait la lecture d'un mémoire scientifique récemment envoyé par lui sur son dernier voyage dans la région du Yan-tse-Kiang supérieur.

» Comment a-t-il été assassiné? Par qui? Nous n'avons encore que des renseignements incomplets. M. Garnier était parti, il y a un an environ, dans le but de doter la science de connaissances nouvelles par une exploration du Yun-nan et du Tibet, et d'ouvrir à la France une nouvelle route de commerce. Des difficultés l'avaient quelque temps empêché de mettre à exécution son projet et l'avaient retenu à Shang-Haï : l'infatigable voyageur avait mis ce retard à profit pour remonter le Yang-tse-kiang jusque dans le Yun-nan, et

intérêts de son pays, fut chargé de la direction des affaires, et le Tong-King fut provisoirement évacué. Un traité a été signé depuis (mars 1874),

étudier les ressources que ce grand fleuve offre à la navigation au-dessus de Han-Kéou et même de la région des rapides. Cependant, grâce à la bienveillante protection du gouverneur de la Cochinchine, il croyait toucher au but de ses désirs, et il allait s'aventurer dans le Tong-King pour gagner, en remontant le Song-Coï, la région des plateaux du Yun-Nan, puis du Tibet, lorsque le gouverneur crut devoir utiliser son talent pour une mission difficile.

» Le Tong-King, qui appartient nominalement au royaume d'Annam, est en réalité impunément parcouru et presque occupé par les troupes chinoises. Un ambassadeur annamite était venu à Saïgon et comptait même aller jusqu'en France pour réclamer notre protection. Le gouverneur fit partir Francis Garnier avec cinquante hommes, montés sur le *Scorpion;* arrivé à l'embouchure du Song-Coï, Garnier trouvant la situation plus compliquée qu'on ne l'avait cru d'abord, dut tirer d'un autre bâtiment français, le *Decrès*, une soixantaine d'hommes et, par une vigoureuse attaque, enleva la place dont on lui refusait l'entrée ; c'était le 20 novembre, et ce sont les derniers détails qu'on ait sur son expédition. Dix-sept jours après, dans ce même pays où il venait de se signaler ainsi, il périssait assassiné.

» La perte de cet officier est une de celles qu'on ne répare pas aisément, parce qu'on ne trouve pas toujours l'intrépidité, la science, le patriotisme et la passion des grandes découvertes réunies au même degré dans un même homme. M. Fr. Garnier était déjà lieutenant de vaisseau lorsqu'il fit partie de l'expédition chargée, sous la direction du commandant Doudart de Lagrée, d'explorer le cours du Cambodge. M. de Lagrée mourut en route ; M. Garnier lui succéda dans le commandement de l'expédition, ramena à Shang-Haï les restes de son compagnon, après avoir terminé un des voyages les plus importants qui aient été accomplis en Asie dans le cours du dix-neuvième siècle. Maîtresse des embouchures de ce grand fleuve, la France n'en connaissait pas et aucun Européen n'en connaissait le cours. Le voyage d'exploration en Indo-Chine en a donné pour la première fois au monde savant le tracé exact jusqu'au point où il débouche de la région montagneuse du grand plateau tibétain. De retour en France, M. Garnier a rédigé la relation du voyage et en a dressé les cartes. Cette relation, qui restera comme un des monuments élevés par la marine française à la science

entre le gouvernement français et celui d'Hué. Ce traité, approuvé par l'Assemblée nationale au mois d'août suivant, a consacré, — au moins pour la

géographique, forme deux gros volumes in-folio accompagnés de deux atlas; l'impression venait d'en être terminée au commencement de l'année 1873 au moment où l'auteur s'embarquait de nouveau pour l'Orient. Ces volumes étaient à Vienne au nombre des objets exposés par le ministère de la marine : le jury, qui les a appréciés à leur juste valeur, a décerné une médaille de progrès à M. Fr. Garnier. L'intrépide voyageur est mort probablement avant d'avoir connu la récompense que lui avait value son travail.

» Il était à Paris pendant le siège, au nombre de ces marins qui ont si bravement fait leur devoir; il remplissait les fonctions de chef d'état-major auprès d'un de nos commandants de secteur, et il apportait là, comme dans tous les périls de sa vie aventureuse, un courage et un sang-froid que rien n'était capable d'ébranler; il a raconté lui-même cette partie de sa vie et ses impressions sur les événements, dans un livre intitulé : le *Siège de Paris*, livre dont je ne louerai pas ici la verve et l'inspiration, car c'est dans les colonnes du *Temps* qu'il a d'abord été publié. »

L'Assemblée nationale elle-même se montra très sensible à la perte que venait de faire le pays.

M. Georges Perin disait à la tribune, dans la séance du 4 août 1874 :

« La malheureuse expédition du Tong-King a coûté la vie à l'un de nos plus vaillants marins. Vous avez compris que je fais allusion à celui qui, comme l'a si bien dit l'amiral de La Roncière le Noury dans son rapport sur le ministère de la marine, était l'émule et aurait été le rival de Livingstone, M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier..... Je trouve qu'il est bon, quoi qu'il en soit, que dans une Assemblée française on ne refuse pas un hommage mérité à un homme qui, dans sa trop courte existence, *a rendu d'aussi grands services à la science et à la civilisation et qui a été l'honneur de la marine et de son pays.* » (Très bien! très bien!) (Assemblée nationale, séance du 4 août 1874. Discours de M. Georges Perin. *Officiel* du 5 août 1874.)

L'amiral Jaurès ajoutait quelques jours plus tard :

« On envoya au Tong-King quelques hommes et un officier dont » *le nom honore la marine et dont la mort est à jamais regrettable,*

forme, — le principe de la libre navigation du fleuve du Tong-King. Le 4 novembre 1875, les corps de Francis Garnier et de ses compagnons,

» le lieutenant de vaisseau, Francis Garnier. » (Rapport du vice-amiral Jaurès à l'Assemblée nationale. *Journal officiel* du 20 août 1874).

L'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, rendant compte de l'expédition du Tong King écrivait au ministre de la marine :

« Dès l'arrivée au Tong-King de la petite expédition, M. Garnier s'est trouvé en présence de marques de défiance d'abord et d'une hostilité sourde ensuite, enfin de mesures apparentes contre lesquelles il a protesté sans succès à plusieurs reprises, et qui ont fini par le mettre dans une situation telle que, pour ne pas être rejeté à l'eau quelques jours plus tard, il s'est vu dans la nécessité de se tirer de danger par un coup d'audace *admirablement conçu et héroïquement exécuté.* Le 21 novembre, il s'est emparé, à la tête d'une centaine d'hommes de la vaste citadelle d'Hanoï, gardée par plusieurs milliers de soldats, de la personne de notre plus mortel ennemi, le vice-roi, grand maréchal, Nguyen-Tri-Phuong, et de deux de ses partisans, les fils de Phan-tan-Gian, qui depuis six ans ont été l'âme de tous les soulèvements de la basse Cochinchine..... Il est juste de faire ressortir l'éminent service qu'il a rendu par la prise de Nguyen-Tri-Phuong, mort le 20 décembre des suites de ses blessures. La déportation ou la mort de cet homme pouvait seule rendre confiance aux partisans de l'alliance française. En s'emparant de sa personne, M. Francis Garnier et ses vaillants compagnons d'armes ont assuré, croyons-nous, le succès de la politique française dans ce pays. On trouvera juste de les en récompenser. L'amiral demande donc instamment que M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier soit nommé capitaine de frégate à la date du 21 novembre, jour de la prise de la citadelle de Hanoï. Cette récompense posthume fera voir que la France sait dignement reconnaître le dévouement de ses fils et aura pour effet d'assurer à la veuve et à l'enfant de M. F. Garnier, la pension due à la veuve d'un capitaine de frégate tué à l'ennemi.

» A ces rares qualités de caractère et d'intelligence, qui l'eussent inévitablement conduit à la célébrité, M. Francis Garnier joignait le désintéressement le plus complet » (*Rapport adressé au ministre de la marine par M. le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine,* janvier 1874.)

d'abord enterrés dans la citadelle d'Hanoï, furent exhumés et transportés par les soins de notre consul, M. de Kergaradec, dans le cimetière français

Francis Garnier avait déjà été proposé pour le grade de capitaine de frégate à l'époque du siège de Paris. Nous avons dit pourquoi il ne fut pas promu. Après la mort de l'explorateur, le ministre de la marine, arrêté par les règlements, ne crut pas devoir admettre la proposition de récompense posthume présentée par l'amiral Dupré. En Angleterre on n'eût pas hésité

Enfin, la lettre suivante était adressée par M. le contre-amiral Dupré à la veuve de l'héroïque officier:

« Saïgon, le 10 janvier 1874.

» Madame,

» Je viens avec un bien vif chagrin et la plus profonde sympathie, vous confirmer la douloureuse nouvelle qu'a dû vous apporter le télégraphe. M. Garnier a été tué le 21 décembre, dans une sortie qu'il a faite pour repousser une attaque commencée la veille contre la citadelle de Hanoï. Il est tombé victime de son *indomptable courage, de l'ardent patriotisme qui lui avait fait solliciter la périlleuse mission d'ouvrir le Tong-King au commerce et à la civilisation*. La France perd en lui un de ses fils les plus dévoués, qui lui eût fait honneur si le sort l'avait épargné. Ses rares qualités de caractère et d'intelligence l'auraient infailliblement conduit, de la notoriété qui lui était acquise, à une célébrité méritée. En annonçant cette fatale nouvelle au ministre je lui ai instamment demandé de récompenser dignement les éclatants services rendus par M. Garnier. J'espère que ma juste demande sera favorablement accueillie. A défaut de consolation je vous offre, madame, l'hommage de mon respect et de mon dévouement avec l'expression de ma sympathie la plus sincère. Contr.-am. J. Dupré. »

Mais la sympathie qu'inspirait le nom de Francis Garnier provoqua des manifestations encore plus éclatantes de la reconnaissance publique.

Le Conseil municipal de Paris, dans sa séance du 14 mai 1875, émit le vœu que le nom de l'éminent explorateur fût donné à l'une des voies du quatorzième arrondissement comprises dans le huitième secteur, où il avait commandé pendant le siège en qualité de chef d'état-major.

de cette ville. Quelques mois plus tard un navire de guerre rapportait à Saïgon les restes du malheureux conquérant du Tong-King.

Nous avons la ferme espérance que son œuvre ne périra pas avec lui [1]. Des crédits ont été votés par les Chambres françaises, pour assurer la liberté de la navigation et détruire la piraterie sur les

Un décret du Président de la République en date du 10 novembre 1877, rendu conformément aux dispositions de l'ordonnance de 1816, relative aux dénominations des voies urbaines qui ont le caractère d'un « hommage public », donna le nom de Francis Garnier à l'avenue qui conduit à la mairie du XIV^e^ arrondissement.

Un autre décret, en date du 3 mai 1880, promulgué à la suite d'une procédure analogue, donna ce nom à l'une des avenues de la commune de Saint-Maur-lès-fossés (Seine), où est située la maison dans laquelle il écrivit la relation de son grand voyage en Indo-Chine.

Enfin le Conseil municipal de Saint-Etienne (Loire) proposa, dans sa séance du 15 avril 1874, d'ouvrir une souscription publique, en vue d'élever un monument au savant explorateur, au conquérant du Tong-King. « Saint-Étienne s'honore, écrivait alors le maire à » l'auteur de cette notice, d'être la ville natale de Francis Garnier » et je suis heureux de vous informer des dispositions qui ont été » déjà prises par l'administration pour élever un monument à sa » mémoire. »

Le ministre de la marine, consulté par son collègue de l'intérieur sur le point de savoir s'il était opportun d'autoriser cette souscription, crut devoir émettre un avis défavorable en alléguant les difficultés que présentait, à cette époque, la politique coloniale. Mais Saint-Étienne, qui a vu naître Jules Janin, Dorian et Francis Garnier, a trop le culte des grandes intelligences dont il a été le berceau pour ne pas, tôt ou tard, donner suite à ce généreux projet.

1. La récente expédition de M. le commandant Rivière, qui a été suivie d'une nouvelle occupation d'Hanoï, semble indiquer que l'on songe enfin à s'établir solidement au Tong-King.

côtes de l'Annam, où le trafic européen, protégé par notre pavillon, prendra bientôt la route commerciale qui conduit le plus directement des mers de Chine au cœur du Céleste Empire.

« Pour résumer une telle vie, il suffit de dire que » Francis Garnier était de la race des grands voya- » geurs[1]. Il avait la science de l'observateur astro- » nome et le coup d'œil de l'ingénieur; il avait » acquis déjà, à un haut degré, le savoir de l'ethno- » logue et du linguiste; il était dès lors admira- » blement préparé aux glorieuses entreprises scien- » tifiques qu'il rêvait[2].

» On trouve bien rarement l'intrépidité, la » science, le patriotisme et l'amour des grandes » découvertes, réunis à un tel degré dans un » même homme et dans un homme aussi jeune[3]. » Il est mort trop tôt pour sa renommée grandis- » sante qui allait devenir l'honneur de son pays[4]. »

Francis Garnier a publié : *La Cochinchine française en* 1864 (1864, broch. in-8°); *De la colonisa-*

1. Appréciation de M. André Daniel, *Année politique*, 1874, p. 126 en note.
2. Appréciation de M. Vivien Saint-Martin, dans le *Tour du Monde*, 1874, p. 423.
3. Appréciation de M. Levasseur, dans le *Temps* du 11 janvier 1874.
4. Appréciation de M. Maurice Cristal, dans *l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

tion de la Cochinchine (1865, broch. in-8°); *Voyage en Indo-Chine* (1868, broch. in-8° avec carte); *Taly, épisode du voyage d'exploration en Indo-Chine* (1869, broch. in-8°); *Voyage de Gérard van Wusthof au Laos*, traduit du hollandais par M. Vœlkel (1871, broch. in-8° avec carte); *Le Siège de Paris, Journal d'un officier de marine, attaché au *** secteur* (1872, in-12); *Les routes commerciales de la Chine* (1872, broch. in-8° avec carte); *Commentaire sur la Chronique royale du Cambodge*, d'après la traduction de M. de Lagrée et de ses interprètes (1873, Imprimerie Nationale, in-8° avec carte ethnographique); *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, 22 livraisons du *Tour du Monde* (pendant les années 1870 et 1871); *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (publication officielle, 1873, 2 forts volumes in-4°, 1 atlas et 1 album in-folio) avec un Errata posthume (1875); cet important ouvrage a été publié avec la collaboration de MM. Delaporte, Joubert et Thorel; *Voyage dans la Chine centrale* (1874, broch. in-8°, posthume, avec carte itinéraire); *De Paris au Tibet* (1882, in-18, posthume, avec carte itinéraire). Il a donné en outre, à la presse périodique un grand

nombre d'articles sur l'économie politique, la géographie et l'histoire de l'Asie. Il faut citer notamment sa collaboration au *Journal Asiatique*, au *Bulletin de la Société de géographie*, à la *Revue maritime*, au *Journal militaire*, à la *Revue scientifique* et au journal *le Temps*.

LÉON GARNIER

1er juillet 1882.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.